

LE JEU DE LA MEFIANCE DANS PETITS CRIMES CONJUGAUX

Fatma KAZANOĞLU
Uludağ Üniversitesi

Abstract

This study aims to investigate how issues of opposition and distancing are reflected in the discourse of Eric-Emmanuel SCHMITT's "Petits Crimes Conjugaux". Following the theory of Restricted Enunciation (Enonciation Restreinte), which was suggested by Kerbrat-Orechioni, the study analyses primarily the usage of 'vous/tu' (2nd person singular you / 2nd person plural you) in the speech of co-interactants to find out about the implicatures related to the speaker's intentions and attitudes. Since features of Enunciation System have already been presented right at the beginning of the text, building tension and pushing one another (distancing) among the co-interactants is initiated with the usage of the pronoun 'vous' by one of them while the other insists on correcting it as "tu". This insistant use of the 'vous' (2nd person plural) reflects distancing and triggers a climate of tension. Then, it leads to the use expressions of suspicion, supposition and consequently, the transgression of all suppositionary principles of maxims with the use of indirect and non-finite verbs in the unfolding parts of the text. What begins as a mere expression of hesitation in discourse turns into a real struggle.

Key Words: *Hesitation, distancing, doubt, supposition, implicature, pronouns, adverbs.*

Dans notre intervention, nous tenterons d'illustrer comment la méfiance se manifeste dans Petits crimes conjugaux d'Eric-Emmanuel Schmitt. En partant du principe que quelle que soit sa forme d'expression, la méfiance, en

tant que prise de position de l'énonciateur, s'inscrit forcément dans le discours, nous adopterons une conception restreinte de l'énonciation en référence à Kerbrat-Orecchioni afin de relever les "(...) *procédés linguistiques (shifters, modalisateurs, termes évaluatifs, etc.) par lesquels le locuteur imprime sa marque à l'énoncé, s'inscrit dans le message (implicitement ou explicitement) et se situe par rapport à lui (problème de la "distance énonciative")*" (1999: 36).

Ainsi dans un premier temps, c'est exclusivement sur l'emploi des pronoms personnels que nous nous attarderons en relevant ces "(...) *les unités linguistiques qui indiquent le renvoi de l'énoncé à son énonciation: pronoms personnels de première et de deuxième personne, désinences de verbes, adverbes de temps, adjectifs affectifs...*". (Maingueneau 2002: 230). En effet, la méfiance se manifestant exclusivement dans les échanges des protagonistes au niveau de l'utilisation des pronoms de deuxième personne, **tu** ou **vous**, nous avons opté de l'illustrer à travers des passages sélectionnés dans la première partie de l'oeuvre. Au fil de ces passages, nous remarquerons aussi dans un second temps comment la méfiance instaurée implicitement par l'utilisation du **vous**, dégénère en conflit, se reflétant dorénavant sous d'autres formes de réaction au niveau de l'implicite par sous-entendus et présuppositions, par transgressions des lois du discours, notamment en termes de pertinence, d'exhaustivité et de sincérité.

La pièce débute par un bref incipit lors duquel sont posés les paramètres du système; co-énonciateurs: un homme et une femme, temps et espace: la nuit dans un appartement. Lisa, dont le nom nous est dévoilé dès l'incipit, se précipite pour allumer les lumières et "*rendre le lieu visible*" (Schmitt 2003:7). Quant à l'homme, lui, il "*reste sur le seuil, ..., comme s'il hésitait à rentrer.*" (Schmitt 2003:7). C'est ce "comme si" traduisant l'hésitation de l'homme et aussi la précipitation de la femme qu'est instauré, dès l'incipit, un climat d'insolite.

L'oeuvre elle-même commence par la question de Lisa "*Alors ?*" (Schmitt 2003: 8). Question, qui de premier abord, paraît relativement singulière mais devant être considérée avec son geste indiquant l'appartement. A cette question à laquelle elle n'obtient pour toute réponse qu'un hochement de tête négatif, succède "*Si, prends ton temps. Concentre-toi*" (Schmitt 2003: 8). Cette deuxième intervention de Lisa est significative pour l'interprétation de la suite. Premièrement, l'emploi du "si" à une réponse négative –dans le cas

actuel le hochement de tête- implique qu'une réponse négative est refusée par Lisa justement parce dans la situation de communication dite, elle n'est pas jugée acceptable même si les raisons de ce refus de Lisa ne sont explicitées que par la suite. Par ailleurs, cette même réponse, bien qu'il s'agisse d'un impératif à valeur de conseil, d'encouragement, importe d'autant plus qu'elle constitue le premier indice quant à l'emploi de la deuxième personne du singulier; ainsi puisque "*la communication implique aussi un jugement porté par le sujet parlant sur la relation sociale qu'il institue entre son interlocuteur et lui*" (Dubois et al. 2001: 356), l'utilisation du **tu** pose d'emblée que les rapports entre les co-énonciateurs relèvent de la sphère de connaissance.

Par la suite cependant, bien que les co-énonciateurs échangent divers propos dans un contexte déterminé, l'échange "*semble être réduit à la prise de parole alternée de chacun des partenaires.*" (Neveu 2004: 166). En effet, Lisa, dès le début, constitue son allocutaire en **tu**. Cependant, celui-ci ne relève pas cette interlocution et ses réponses ou ses questions restent, soit dans l'ordre du général comme quand où il répond "*il m'a l'air épuisé*" (Schmitt 2003: 8) à "*Voilà le fauteuil où tu aimes lire*" (Schmitt 2003: 8), soit elles sont plutôt focalisées sur lui-même: "*Suis-je un faux intellectuel ou un véritable fakir ?*" (Schmitt 2003: 9), "*Aurais-je des théories sur tout*" (Schmitt 2003: 10) ou bien encore "*vivre avec moi est infernal ?*" (Schmitt 2003: 10). Ainsi, comme on le remarque à travers ces divers exemples, dans le discours de l'homme aucune personne n'est constituée comme interlocuteur. C'est ici que surgit un sentiment de malaise car "*pour qu'il y ait interaction verbale, il faut que les participants s'engagent mutuellement dans l'échange, non seulement qu'ils parlent mais qu'ils se parlent*" (Neveu 2004: 166). Ainsi, Lisa répond à des questions sans en être explicitement sollicitée sous forme de **tu** ou même de **vous**. Mais se soumettant aux lois du discours, elle se montre coopérative. L'homme semble vouloir éviter de s'adresser directement à Lisa. On découvre la raison de son questionnement insolite:

"Une infirmière pousse la porte. "Contente de vous voir les yeux ouverts, monsieur Sobiri." Je me retourne pour voir à qui elle s'adresse, je découvre que je suis seul dans la chambre. (...) Elle a l'air sûre d'elle. Fatigué, je mobilise mes forces pour lui répondre quelques mots. Quand elle part, je rampe sur mon lit pour arracher la feuille de température: on y a inscrit ce nom, Gilles Sobiri, "Pourquoi m'appellent-ils comme cela? Qui s'est trompé ?" Sobiri ne m'évoque rien. Mais, dans le même instant, je peine à donner une

autre identité, il ne me revient plus que des noms d'enfance, Mickey, Winnie l'ourson, Fantasio ou Banche-neige. Je me rends alors compte que je ne sais plus qui je suis. J'ai perdu la mémoire. Cette mémoire-là. La mémoire de moi." (Schmitt 2003: 12-13)

Ainsi, ce passage nous dévoile que Gilles se dénomme Sobiri et que ses questions exclusivement centrées sur sa personne sont dues à son amnésie, du moins c'est ce qui est sous-entendu. Cette nuit, c'est donc la première après son hospitalisation. Mais très vite, on remarque aussi que les doutes de Gilles ne portent pas seulement sur sa propre identité mais aussi sur celle de cette femme qui se dit être la sienne:

"Gilles. (...) Canon, la nouvelle infirmière! Me dis-je. Mais pourquoi reste-t-elle en civil ?" Elle ne parle pas, elle me regarde en souriant, elle m'attrape la main et me caresse les joues. ... (Elle) m'annonce qu'elle est ma femme. (...) Au fait, en êtes-vous certaine ?

Lisa. Certaine

Gilles. Vous n'êtes pas en service recommandé ?

Lisa. Tu dois me tutoyer.

Gilles. Vous n'êtes ... tu n'es pas ...

Lisa (l'interrompant). Je suis ta femme.

Gilles. Tant mieux. (...) Et vous êtes tu es certaine de nous avoir ramenés chez nous ?

Lisa. Certaine." (Schmitt 2003: 14)

Ce passage révèle non seulement que Lisa est sa femme mais aussi que Gilles le sait depuis ses jours à l'hôpital et étant donné que "le principe qui guide le choix du *tu* ou du *vous*, c'est l'appartenance ou la non-appartenance à la même sphère de réciprocité" (Maingueneau 1993:13), ce **vous** obstiné de Gilles ne peut être interprété que par une distanciation et par conséquent de la méfiance de sa part. On remarque que Lisa ne relève pas le premier **vous** dans "en êtes-vous certaine", elle semble se concentrer uniquement sur le thème de la question; mais à la seconde question énoncée avec **vous**, elle réagit.

Refusant de se voir exclure, elle le fait savoir à Gilles en lui disant “*tu dois me tutoyer*”; c’est à travers cet emploi du verbe modalisateur “devoir” qu’est exprimée, en quelque sorte, la nécessité due à un degré d’intimité où il serait naturel de se tutoyer, du moins cette assertion sous-entend que c’est ainsi qu’ils s’interpellaient avant l’accident. Cela, Gilles a du mal à l’accepter et malgré cet avertissement de Lisa, il commence systématiquement ses questions par **vous**, ensuite en se reprenant il les termine par **tu**. Ce qui nous conduit à penser que de sa part, il s’agit plus d’un effort de coopération que d’une véritable acceptation de la situation; ce qui expliquerait pourquoi quelques lignes plus tard le **vous** surgit de nouveau:

“(…)

Gilles. Qu’allez-vous faire ...

Lisa. Tu !

Gilles. Que vas-tu faire si je ne retrouve pas la mémoire ?...” (Schmitt 2003:16) ou encore

“Gilles. Est-ce que vous m’aimez ?

Lisa. Tu !

Gilles. Est-ce que tu m’aimes ?” (Schmitt 2003: 17)

Comme “(…) du point de vue de l’activité énonciative, (..) dire *tu* ou *vous* à quelqu’un, ce n’est pas tant obéir à un code préétabli qu’imposer au dialogue avec autrui un certain cadre.” (Maingueneau 1993: 13), l’emploi réitéré de **vous** paraît relativement significatif quant à l’intention du locuteur qui a déjà été prié de ne pas l’utiliser. Considéré de la part de l’interlocuteur “Ce cadre, l’allocutaire peut l’accepter ou le refuser mais son refus ne pourra que manifester une certaine agressivité” (Maingueneau 1993: 13). Ainsi, comme on le remarque dans les passages, la réaction de Lisa à l’obstination de Gilles à utiliser le **vous** montre qu’elle refuse ce cadre qu’il veut lui imposer. Certes, il n’y a pas d’agressivité mais elle ne se contente plus simplement de corriger, elle le fait avec impatience et aussi agacement, signification que nous accordons au point d’exclamation. Cette réaction de Lisa implique aussi qu’elle est consciente que Gilles opte pour un **vous** qui l’exclut de la sphère d’intimité

et c'est en fait à ce **vous** "(...) interprété comme mise à distance déplacée." (Maingueneau 1999: 30) qu'elle objecte. Un climat de non confiance s'installe. N'obtenant pas de réponse, Gilles qui, jusqu'à là, s'était montré très coopérant, change de comportement et cette fois c'est non seulement Lisa qui est exclue de la sphère d'intimité mais lui-même se distance de cette sphère de connaissance:

"Gilles. Est-ce que vous l'aimiez, lui ?

Lisa. Qui lui ?

Gilles. Lui ! Moi quand j'étais encore moi ! votre mari!

Lisa! Calmez-vous

Gilles. Ah, vous me vouvoyez ! Vous n'êtes pas ma femme! Il faut que je parte d'ici.

Lisa. Gilles, calme-toi. Je m'y perds dans tes questions. Je t'ai vouvoyé par réflexe.

Gilles. Réflexe ?

Lisa. Réflexe grammatical! Tu me vouvoies et tu me parles de lui pour toi . Je ne sais plus où j'en suis.

Gilles. Moi non plus.

Lisa. Que me demandais-tu ?

Gilles. Si tu aimais ton mari."

Elle sourit. Gilles est choqué qu'elle ne réponde pas.

"Gilles. Si vous ne l'aimiez pas, c'est le moment de vous en débarrasser. Profitez de ce que lui ne soit plus lui, c'est-à-dire moi pour le foutre à la porte. Me foutre à la porte. Enfin nous foutre à la porte. Faites le ménage ! Vous n'osez pas m'avouer que notre couple n'était plus heureux ? C'est cela ? Alors, profitons-en et clarifions la situation. Je m'en vais. Dites-moi de partir et je pars. Ça me sera facile, je ne sais plus qui je suis, je ne sais plus qui vous êtes. L'occasion idéale! Dites-moi de partir s'il vous plaît." (Schmitt 2003: 18-19)

Lisa est effectivement exclue de la sphère d'intimité mais de plus lui-même n'y prend plus place puisqu'il se pose non pas comme JE mais comme un IL, une personne qui n'est pas présente dans la communication, quelqu'un dont on parle ou à qui on fait référence. Ce passage est important parce qu'il décelle, premièrement, que Gilles est tout à fait conscient de la nécessité de tutoyer Lisa puisqu'il lui reproche lui-même de l'avoir vouvoyé. En effet, la preuve en est sa déduction "tu m'as vouvoyé, on vouvoie les gens qu'on ne connaît pas, donc tu n'es pas ma femme". Cette réaction même nous permet d'avancer que son emploi du **vous** se révèle vraiment être, et cela depuis le tout début, de la méfiance. Même s'il a l'air d'accepter l'explication de "réflexe grammatical" de Lisa et qu'il reformule sa question en disant "Si tu aimais ton mari", la méfiance est toujours présente, mais plus à travers le **vous** auquel il renonce à ce moment. Donc, en quelque sorte après concessions, "votre mari" devient "ton mari" mais cette fois, l'emploi de l'imparfait traduit une mise à distance dans le temps, et celui de "ton mari" employé pour lui-même n'est pas JE. Ainsi, les efforts de Gilles à maintenir la distance se reflètent dans son refus à employer TU et JE (ou ses différentes formes comme moi, me) dans la même phrase. La méfiance semble aussi, en grande partie, due à l'appréhension de la réponse de Lisa; ce qui nous permettrait d'avancer que cette formule, il l'adopte essentiellement dans le but de se protéger, de se ménager: à cette question indirecte, il lui serait plus facile d'accepter une réponse négative et "je n'aimais pas mon mari" serait éventuellement moins blessant que "je ne t'aimais/ t'aime pas", même si les deux auraient dans la situation de communication la même signification. A la question "Si tu l'aimais", Gilles ne reçoit aucune réponse, ce qui le pousse à revenir au **vous** initial de distanciation et d'exclusion. Mais cette fois, JE et IL se réconcilient et deviennent NOUS. Par contre, l'utilisation de "notre couple" semble contradictoire et montre que Gilles oublie qu'en constituant de nouveau Lisa en **vous** il l'avait exclue.

Par la suite, la tension tombe et un climat plus confiant s'installe entre les deux co-énonciateurs qui continuent relativement calmement leur dialogue avec l'usuel **tu** de la sphère d'appartenance. Cela, jusqu'à ces répliques significatives:

"LISA. Oh, tu n'as presque pas bu. (...)

GILLES. Vous savez que c'est déjà le troisième. (...)

LISA. *Et alors ? (...)*

GILLES. *Lisa, est-ce que ... vous buvez ?*

LISA. *Non. Non. C'est toi.*

GILLES. *Moi ? Je bois-?*

LISA. *Oui. Parfois le soir. Tu as tendance.*

GILLES. *Trop ?*

LISA. *Oui. Trop.*" (Schmitt 2003: 39)

Ici l'utilisation du **vous** retransmet sûrement de la méfiance mais celle-ci n'est pas exclusivement adressée à l'interlocuteur pour l'exclure; elle semble surtout vouloir ménager celui-ci d'une situation délicate où dire **tu** aurait été incongru. L'emploi du **vous** pouvant être considéré comme un effort d'atténuer la question, la rendre plus anodine, en ce cas, il pourrait être interprété comme un effort de ménager Lisa, du moins de ne pas menacer son territoire une seconde fois avec un **tu** qui aurait paru trop familier. Lisa, dans sa réponse, ne relève pas qu'on s'adresse à elle sous forme de **vous**, et elle n'objecte pas à cette utilisation; avec sa réponse "et alors", Gilles est reconforté dans le **vous** avec lequel il va poursuivre. Son arrêt après "est-ce que..." n'est pas semblable aux cas où il se reprenait après l'utilisation déplacée du **vous**, cet arrêt-là reflète l'appréhension, du moins l'hésitation qu'il ressent à poser une question qui lui semble cruciale. On relève que Lisa, une seconde fois, n'objecte pas au **vous** de la question mais au fait de boire. Qu'elle omette la forme au détriment du propos insinue en quelque sorte que, pour elle, le propos de la question importe plus que sa forme.

Ce passage après lequel le climat de tension s'envenime et que le conflit s'impose représente cependant un autre intérêt: Gilles ne reviendra plus au **vous** qui excluait Lisa de la sphère d'appartenance. Ainsi, à la suite de cette conversation sur l'alcool, Gilles pense avoir enfin découvert ce dont il n'arrivait pas à se souvenir et qui, en grande partie, provoquait son malaise, "son mal-être".

"GILLES. *Alors, c'est ça, la chose horrible que je devais découvrir. L'alcool.*

LISA. *Quoi, l'alcool ?*

GILLES. *Je carbure au whisky, je m'enfuis dans le bourbon, je divague, je délire, je t'ai frappée peut-être ?*

LISA. *Allons, tu donnes trop d'importance à ce que je viens de dire. Simplement, tu aimes prendre un verre ou deux le soir*

GILLES. *Mais non !*

LISA. *Mais si !*" (Schmitt 2003: 39-40)

Entre les deux interlocuteurs, le conflit s'instaure. Lisa n'est pas cohérente dans ses propos, elle avait déclaré un peu auparavant que c'était Gilles qui buvait et maintenant alors que celui-ci considère la situation et qu'en quelque sorte, il l'accepte, elle se réfute en prétendant que Gilles a mal compris ce qu'elle avait dit. Le "simplement" qu'elle utilise pour convaincre Gilles revêt alors une toute autre signification qui a un impact bien différent de l'effet visé et c'est justement le contraire qui est produit: la situation n'est pas aussi "simple", et de plus, cette utilisation constitue une preuve au fait que Lisa n'était pas sincère dans ses propos précédents quand elle disait "c'est toi" et en déclarant qu'il avait "tendance" à "trop" boire. Quand Gilles refuse l'explication de Lisa qui tente d'adoucir la situation avec "simplement", son objection porte essentiellement sur ce qui précède immédiatement, il ne doute pas de ce qu'elle lui a dit sur l'alcool, donc il ne remet pas la sincérité de Lisa en doute. La déclaration de Lisa (même si elle se réfute pas la suite) est acceptée comme un acte sincère par Gilles qui avec "Mais non" le prouve. L'objection de Lisa n'a pas de sens, elle transgresse ce qu'elle avait elle-même avancé juste auparavant. Lisa, en revenant sur ce qu'elle dit, perd aussi de sa crédibilité et ses propos ne paraissent plus cohérents à Gilles qui d'ailleurs le lui fait remarquer:

"GILLES. *Je ne te trouve pas très cohérente.*

LISA. *Tu m'as toujours reproché de manquer de cohérence.*

GILLES. *Ah bon ?*

LISA. *Oui.*

GILLES. Ah bon ?

LISA. Oui, Toujours.

GILLES. Je suppose que je dois te croire.

LISA. Oui. (...)

GILLES. Je suppose que je te crois.

LISA. Bien.” (Schmitt 2003: 41)

En fait, ce n'est pas seulement de manque de cohérence que Lisa est accusée. En lui reprochant ce manque de cohérence, Gilles remet en doute aussi ses propos, et donc par conséquent sa sincérité que jusque là il avait laissée hors de cause, en portant ses doutes exclusivement sur lui-même. Ce changement dans le comportement très coopératif de Gilles, Lisa en est pleinement consciente, ce qui la pousse à forcer Gilles à accepter qu'elle était toujours ainsi, ce qui la disculperait aux yeux de Gilles en gardant la face sauve; l'utilisation de "reprocher" et de "toujours" à deux reprises renforce son effort de persuasion. Cependant, Gilles n'est pas dupe, mais pour éviter que le conflit empire, ce n'est que de très mauvaise foi qu'il accepte de se rétracter. Son "je suppose que je te crois" insinue ouvertement le contraire. Dans le Petit Robert "supposer" est défini de la sorte: "penser, admettre, comme chose probable ou comme explication plausible, sans pouvoir affirmer de façon positive." (2003: 2522). En fait, "supposer" et "croire" sont deux actions distinctes exclusivement au niveau de la modalisation: en effet, "supposer" indique que le locuteur n'adhère pas pleinement à ce qu'il affirme, ce qui est, sans doute, une marque de distanciation. Lisa sait aussi que Gilles n'est pas convaincu et que le doute s'est installé, leur conversation est imprégnée de ce conflit que dorénavant ils ressentent tous les deux:

“LISA. Comment vas-tu ?

GILLES. Pardon ?

LISA. Comment te sens-tu ?

GILLES. Assez mal. Pourquoi ?

LISA. *Parce que je te trouve intellectuellement très en forme. Et que j'ai du mal à concevoir que, discutant ainsi, tu n'aies plus accès à ta mémoire.*

GILLES. *Intelligence et mémoire ne sont pas localisées dans les mêmes zones du cerveau*

LISA. *Si tu le dis*

GILLES. *Ce n'est pas moi qui le dis, mais la science.*

LISA. *Si la science le dit*

GILLES. *Tu ne la crois pas ?*

LISA. *On a pas à croire ou ne pas croire la science, elle délivre des informations qui se passent de notre approbation, non ?*

GILLES. *Exactement.*" (Schmitt 2003: 47-48)

Les réponses de Gilles indiquent qu'il est sur la défensive, il choisit de ne pas répondre à la première question pourtant sans équivoque car "*Comment vas-tu ?*" n'a pas beaucoup d'interprétations éventuelles. Son "*pardon*" comme réponse implique qu'il ne trouve pas la question pertinente à ce moment-là de la situation de communication; son emploi de "*pourquoi*" par la suite est interprétable de la même façon, la question n'est pas pertinente. La réponse de Gilles à la question reformulée "*Assez mal*" et sa question "*Pourquoi*" sont attendues par Lisa qui ne manque pas d'exprimer à travers sa réponse cinglante d'ironie sa méfiance. Gilles avec la même tactique se met à distance et entreprend de prouver ce qu'il avance à force d'argument d'autorité "*la science*". Ce que d'ailleurs Lisa comprend bien puisqu'elle s'y contraint mais toujours d'une façon ironique. Le climat de distanciation instauré se calme de temps en temps. Mais coup de théâtre, à la suite d'une discussion sur leur voyage de noces, Lisa se rend compte que Gilles ment:

"LISA. Gilles, tu n'as pas perdu la mémoire

GILLES. Si.

LISA. Gilles, tu me mens !

GILLES. Toi aussi, Lisa !" (Schmitt 2003: 54)

Chacun a l'air d'enlever son masque. A l'accusation de Lisa, Gilles répond en disant "toi aussi", ce qui implique non seulement qu'il accepte avoir menti sur son amnésie mais aussi qu'il a feint la sincérité, principe qu'il a transgressé depuis le début. C'est comme l'emploi du **vous** exclusif qu'il utilisait et qu'il reprochait à Lisa d'utiliser en disant que s'il était son mari, elle ne lui aurait pas dit **vous**. La méfiance en fait c'est celle que Gilles a instauré. Il ne reste plus qu'à découvrir pourquoi.

"LISA. Tu n'as jamais perdu la mémoire. Tu te souviens.

GILLES. Non. Pas du tout.

LISA. Je ne te crois pas. Tu te souviens.

GILLES. Partiellement

LISA. Je ne te crois plus

GILLES. Ça revient, mais il me manque encore des morceaux (...)

LISA (lui redistribuant une volée de coups). Tu fabules ! Tu sais tout et tu te paies ma tête !

GILLES. Pas le dernier jour !

LISA. Ta fausse amnésie, c'est le supplice que tu as trouvé pour me punir. Tu me fais bouillir à petit feu. Tu veux me faire honte. Tu jouis de mes réponses idiotes. Tu ...

GILLES: Te punir de quoi, Lisa ?" (Schmitt 2003: 55-56)

Gilles avec le "toi aussi" précédent avait accepté avoir menti mais maintenant il se rétracte Il a menti, oui, mais pas entièrement. Lui aussi a perdu de sa crédibilité. La violence de la réaction de Lisa n'est guère surprenante, elle vient de comprendre que Gilles depuis le début s'est joué d'elle et qu'il se méfie d'elle. Mais la violence de sa réaction implique aussi qu'elle a forcément quelque chose de grave à se reprocher; elle est consciente de toutes les lacunes de ses réponses, elle ressent tout cela comme un affront: Le "tu fabules" le montre clairement puisque "fabuler" porte un sens intrinsèquement subjectif, il montre que Lisa pense vraiment que Gilles ment. Par ailleurs, l'emploi de "supplice", "faire bouillir à petit feu" prouve ce qu'elle pense de sa technique et

le choix de ces termes indique aussi combien elle est touchée. Après cette crise de colère, Lisa finit par croire Gilles. Croire qu'il ne se souvient pas de ce dernier jour qui semble fatal, mais cette fois, elle aussi est sur la défensive:

“GILLES. Je suppose que je te dois des excuses

LISA. Oui.

GILLES. Beaucoup d’excuses ?

LISA. Je doute que tu arrives à rembourser tes dettes” (Schmitt 2003:57)

“Je doute” montre clairement sa position qui semble signifier “tu n’y arriveras pas, c’est impossible”. Gilles en utilisant de nouveau “supposer” dans “Je suppose que je te dois des excuses” ne s’excuse pourtant pas, encore l’astuce du verbe “supposer”: “Je suppose que je te dois des excuses” étant différent de “je te dois des excuses” ou “je m’excuse” ou encore “excuse-moi”. D’où la complexité des rapports établis. Le couple continue à converser mais la distanciation et donc la méfiance est établie dans les énoncés-mêmes.

Comme nous l’avons précisé au début de l’oeuvre, l’utilisation du **vous** de la part de Gilles exprime clairement un désir de distanciation engendrée par une méfiance inexplicée. Les efforts de Lisa à neutraliser cette méfiance n’aboutissent pas et avec l’amnésie qui se révèle feinte, le désir de distanciation est alors partagé par les co-énonciateurs. La méfiance est utilisé par Gilles comme un moyen pour tenter de découvrir la vérité que Lisa cherche à tout prix à cacher. Ainsi, au fil de l’oeuvre, les rôles sont inversés et Lisa use aussi de cette méfiance en refusant les tentatives de rapprochements de Gilles. Dans la suite de l’oeuvre, que nous n’avons pas entrepris d’analyser dans le cadre de cette recherche, il est cependant indispensable de préciser que la méfiance exprimée essentiellement par l’utilisation de **vous** continue sous forme d’ironie, de dissimulation, et de transgressions des lois du discours notamment en matière de pertinence, d’exhaustivité, et principalement de sincérité.

Bibliographie

- Dubois, Jean et al. (2001) *Dictionnaire de linguistique*, Larousse, Paris.
- Chareaudeau Patrick et Dominique Maingueneau (dir.) (2002) *Dictionnaire d'analyse du discours*, le Seuil, Paris.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1999) *L'énonciation* (nouvelle édition), Armand Colin, Paris
- Maingueneau, Dominique (1993) *Eléments de linguistique pour le texte littéraire* (troisième Ed.), Dunod, Paris.
- Maingueneau, Dominique (1999) *L'Énonciation en linguistique française* (nouvelle édition), Hachette, Paris.
- Neveu, Franck (2004) *Dictionnaire des sciences du langage*, Armand Colin, Paris.
- Schmitt, Eric-Emmanuel (2003) *Petits crimes conjugaux*, Albin Michel, Paris.
- Le Petit Robert (2003), *Dictionnaire Le Robert*, Paris.